

DE LA

N° 61

RESPONSABILITÉ DE LA FEMME

PENDANT LA GROSSESSE

AU POINT DE VUE MÉDICO-LÉGAL

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 3 mai 1899

PAR

Emile LUCCHINI

Né à Oletta (Corse), le 24 mai 1872

Pour obtenir le grade de Docteur en Médecine



MONTPELLIER

IMPRIMERIE GUSTAVE FIRMIN ET MONTANE

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1899

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. VIALLETON DOYEN
HAMELIN (✱) ASSESSEUR

Professeurs

Hygiène.	MM. BERTIN-SANS.
Clinique médicale	GRASSET (✱).
Clinique chirurgicale.	TEDENAT.
Clinique obstétric. et gynécol.	GRYNFELTT.
Thérapeutique et matière médicale.	HAMELIN (✱).
Clinique médicale	CARRIEU.
Clinique des maladies mentales et nerv.	MAIRET (✱).
Physique médicale.	IMBERT
Botanique et hist. nat. méd.	GRANEL.
Clinique chirurgicale.	FORGUE.
Clinique ophtalmologique.	TRUC.
Chimie médicale et Pharmacie	VILLE.
Physiologie.	HEDON.
Histologie	VIALLETON.
Pathologie interne.	DUCAMP.
Anatomie.	GILIS.
Opérations et appareils	ESTOR.
Microbiologie	RODET.
Médecine légale et toxicologie	SARDA.
Clinique des maladies des enfants	BAUMEL.
Anatomie pathologique.	N...
Id.	Bosc (Ch. du c.)

Doyen honoraire : M. MAIRET (✱).

Professeurs honoraires: MM. JAUMES, DUBRUEIL (✱), PAULET (O. ✱)

Chargés de Cours complémentaires

Accouchements.	MM. VALLOIS, agrégé.
Clinique ann. des mal. syphil. et cutanées	BROUSSE, agrégé.
Clinique annexe des mal. des vieillards.	VIRES, agrégé.
Pathologie externe	DE ROUVILLE, agr.
Pathologie générale	RAYMOND, agrégé.

Agrégés en exercice

MM. BROUSSE	MM. DE ROUVILLE	MM. GALAVIELLE
RAUZIER	PUECH	RAYMOND
LAPEYRE	VALLOIS	VIRES
MOITESSIER	MOURET	IMBERT
BOSC	DELEZENNE	BERTIN-SANS

MM. H. GOT, *secrétaire*.

F.-J. BLAISE, *secrétaire honoraire*.

Examineurs de la Thèse

MM. SARDA, <i>président</i> .	MM. VALLOIS, <i>agrégé</i> .
MAIRET (✱), <i>professeur</i> .	VIRES, <i>agrégé</i> .

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur; qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MON FRÈRE PAUL

A MA SOEUR JEANNE

E. LUCCHINI.

A LA MÉMOIRE DE MA GRAND'MÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE FABIEN

A MON ONCLE LE D^r ANTOINE PÉRETTI

A MON COUSIN JOSEPH BOSSE

E. LUCCHINI.

AU MEILLEUR DE MES AMIS

LE D^r JEAN LUCCHINI

INTERNE DES HOPITAUX D'ORAN

A MON AMI LE DOCTEUR MIKAILOFF

A MES AMIS

LES D^{rs} FILIPI ET STÉFANINI

E. LUCCHINI.

A TOUS MES PARENTS

A TOUS MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR SARDA

E. LUCCHINI.

PRÉFACE

En présentant aujourd'hui à nos chers Maîtres ce modeste travail, nous n'avons pas la prétention d'apporter une bien grosse pierre à l'édifice médical. Mais nos juges voudront bien excuser l'inexpérience de l'auteur et accorder toute leur bienveillance à l'élève qui est fier d'appartenir à leur école. Nous sommes heureux, d'adresser à nos Maîtres, avant de les quitter, l'hommage sincère de notre reconnaissance et de notre admiration. Le profit que nous avons retiré de leur enseignement ne correspond malheureusement pas aux efforts incessants qu'ils ont faits pour nous initier à l'art de guérir et le remords nous reste d'avoir quelquefois négligé leurs leçons.

Nous remercions tout particulièrement Monsieur le Professeur Sarda, d'avoir bien voulu nous fournir tous les éléments de notre thèse et de nous avoir fait l'honneur d'en accepter la présidence.

A nos amis, les docteurs Filippi et Stéfanini, merci pour leur précieux concours... A titre de revanche.

DE LA

RESPONSABILITÉ DE LA FEMME

PENDANT LA GROSSESSE

AU POINT DE VUE MÉDICO-LÉGAL

INTRODUCTION

Dans son cours de droit pénal ; Rossi dit : La loi ne saurait avoir deux poids et deux mesures dans les questions d'imputabilité, en raison du sexe des accusés. Nous avons entrepris, au commencement de ce travail, de montrer les différences profondes qui existent entre les deux sexes et qui font de la femme un être absolument à part, non seulement différent de l'homme, mais presque opposé : Ces différences, très marquées au point de vue physique, le sont bien davantage au point de vue intellectuel et moral, et après les avoir mises en relief, nous pencherons en faveur de cette idée que si la femme a la notion du juste et de l'injuste, du bien et du mal, ces notions ne sont jamais aussi précises chez elle que chez l'homme, et que, sur la sellette, les jurés et les juges doivent toujours voir en elle, une coupable d'une nature spéciale.

Dès l'enfance, la petite fille se distingue du garçon par une complexion plus molle, plus tendre, plus souple, plus délicate ; Sa démarche est onduleuse, doux est le timbre de sa voix ; Elle est craintive et timide et, à la moindre apparence de danger, elle se réfugie auprès de sa mère. Mais son intelligence

est plus éveillée que celle de son compagnon. Celui-ci est « occupé » à fortifier son corps pour le moment ; sa taille est plus robuste, ses membres épais, sa tête grosse et carrée, ses muscles sont fermes et le son de sa voix est fort. Il a de l'assurance dans le regard, de la hardiesse dans l'esprit. Il aime le bruit, et les exercices violents. On dirait qu'il pressent sa destinée de labeur et de protection, tandis que la petite fille a des habitudes plus douces, et qui semblent aussi un pressentiment d'avenir. Elle ne quitte pas sa mère et se plaît à la maison au milieu de ses chiffons. Elle parodie tous les soins du ménage ; sa poupée l'occupe et la préoccupe. C'est une petite maman qu'un admirable instinct guide dans ses jeux. La femme n'apprend pas à aimer les enfants : c'est sa destinée, sa fonction. Maintenant elle a sa poupée pour enfant ; elle est maman avec conviction, et quand, avec ses petites camarades, elle veut, dans la parodie de la famille, jouer le rôle du papa, c'est par un pur caprice de courte durée, qui ne la satisfait pas, et vite elle reprend son rôle de petite maman.

Devenue jeune fille, voyez-la couvrir de caresses les gros bébés joufflus, les amuser, les bercer et pleurer de les voir pleurer. La voici mère : « Elle est sublime de souffrance, d'amour, de sacrifice. Enfin, quand elle est grand'mère, elle reporte toute son affection sur son petit-fils : c'est la poupée de sa dernière enfance » (1).

Voilà donc la destinée de la femme qui se traduit tout entière dans les sentiments, dans les habitudes de ses premières années. Tandis que l'homme a la force et la puissance, la mission de protéger, la femme a la beauté qui captive, la faiblesse qui implore et désarme : O femme, tu es la tige frêle sur laquelle va fleurir l'humanité, et Dieu t'a faite belle et délicate comme les fleurs !

(1) Belouino.

L'homme a les muscles saillants ; sa beauté à lui, c'est la force et la vigueur. Son regard est vif et droit ; sa poitrine, large et puissante, fournit une base solide d'implantation à des bras robustes faits pour la défense, l'attaque ou le travail. On chercherait vainement chez beaucoup de nos congénères cette base puissante d'implantation et des muscles volumineux. On aurait plus de chance de les découvrir dans la catégorie de ces viragos étiques ou massives, à la démarche de gendarme, aux traits saillants, à la voix masculine, qui, poussées par un fol désir d'imitation grotesque, arrivent à singer l'homme dans ses démonstrations de force ; et presque dans ses manifestations de virilité. Celles-ci, les femmes, seraient incapables de donner le baiser de la mère : la paternité leur siérait presque.

Mais, chez la femme qui reste femme, les lignes sont pures et arrondies. Elles ondulent avec grâce, les bras sont délicats, la main, petite, faible. Le corsage est long et flexueux. La poitrine est étroite, bombée pour favoriser la respiration quand l'utérus gravide aura repoussé tous les viscères dans la partie supérieure de l'abdomen. Le bassin est, au contraire, élargi. La nature se ménage l'espace nécessaire pour la gestation, et toutes les dispositions sont prises en vue de cette importante fonction.

Donc, à chaque sexe, correspond un développement propre du corps, d'après des tendances diverses.

L'esprit, de son côté, comme nous allons le voir, évolue pour chaque sexe dans une direction différente, en vue d'un but différent.

En effet, l'homme possède l'énergie : il est fait pour le travail, les dangers, les hasards de l'existence. Son rôle est de commander et de diriger. A son esprit, appartiennent les grandes conceptions, les créations qu'enfante le génie, l'attention longuement soutenue, et le summum d'énergie de la pensée. La femme, elle, avec la faiblesse physique, possède la timi-

dité de l'âme. Il lui faut la tranquillité de la vie intérieure, les soins du ménage, l'éducation des enfants. Sa faiblesse et sa douceur sont les charmes les plus puissants de l'empire qu'elle exerce. Douée de passions douces, elle redoute tout ce qui lui paraît un danger. Ce pauvre être nerveux vibre et frémit d'un souffle. Sa sensibilité s'exalte au moindre contact.

Une extrême vivacité de gestes, de langage, une grande promptitude à changer de position, de desseins, la caractérisent. Elle ne fait rien comme nous. Elle pense, parle et agit différemment. Elle a plus d'aptitude à l'émotion qu'à la pensée, et en général, son esprit évite toutes les opérations qui exigent une attention soutenue, un recueillement prolongé et une longue méditation. Son cerveau subit le contre-coup des émotions qui troublent la « profonde coupe d'amour » et qui fait qu'elle est constamment tenue par la nature dans un servage de faiblesse et de souffrance. Ecoutez la prose divine du grand Michelet : « Avec quelle émotion, avec quelle religion, quel tendre respect, je note les premiers signes doux, délicats, contenus, puis douloureux, violents, des impressions nerveuses qui, périodiquement, annoncent le flux, le reflux de cet océan, la femme. » Le voilà le terme de différenciation. L'utérus reprend tous ses droits. La femme est une matrice vivante, et elle est ainsi soumise à de nombreuses révolutions, qui sont les conséquences de la fonction du sexe.

En effet, dans les quelques années qui précèdent la puberté, la jeune fille devient rêveuse, nonchalante, langoureuse. Elle a des idées, des désirs inconnus, des besoins inexprimables. Puis un sombre chagrin envahit son âme. Elle devient triste et taciturne. Demandez-lui pourquoi ? la réponse est qu'elle n'en sait rien. Elle est agitée, ou apathique. Parfois des larmes lui viennent, souvent des soupirs. Des mots singuliers lui échappent, qui vous étonnent. C'est maintenant « que la profonde coupe d'amour devient une mer d'émotions ». La mens-

truation, en effet, est le signal de malaises, de désordres dans la sensibilité, de névropathies de toutes sortes. C'est un premier tribut prélevé par la nature sur le système nerveux de la femme.

Ces crises périodiques « rajeunissent et renouvellent », mais au prix de souffrances, au prix du malaise moral qui trouble bizarrement l'humeur, affaiblit la volonté et fait une personne tout autre. Les modifications, en effet, qu'entraînent les menstrues dans l'organisme, ont pour résultat général de laisser cet organisme dans un état de faiblesse, de mobilité nerveuse et de sensibilité toute particulière. Dans un aphorisme très juste, Vauhelmont dit : « Propter solum uterum, mulier est id quod est », c'est-à-dire, un être essentiellement nerveux. Chez elle, le système nerveux prédomine sur tous les autres appareils, et fait que dans tous les actes de sa vie, elle est foncièrement impressionnable. Avec sa constitution faible et délicate, qu'un rien suffit pour bouleverser, elle éprouve, à chaque instant, dans son organisme, les plus violentes secousses, les plus grands désordres. Tout se résume dans sa vie en ces trois mots : *nerfs, cœur et sentiment*. La femme ne raisonne pas. Elle ne comprend que ce qui touche au cœur. Elle a peu de conviction et n'a que des affections et des tendances. Avide d'émotions, elle en cherche partout, et l'éducation les lui fournit.

Elle court au spectacle recevoir les premières leçons de volupté, et ouvrir son cœur aux molles langueurs de la passion.

Elle assiste aux intrigues amoureuses du ténor et aux tendres équipées du jeune premier rôle. Et, en rentrant, elle sent le vague désir d'aimer. Devant les scènes menteuses d'une vie qui n'est pas la vie réelle, sa sensibilité s'exalte et se fausse. C'est là qu'elle s'initie à toutes les infirmités du cœur, à tous les secrets, à toutes les ruses de la passion. Elle voit, là, com-

ment on séduit, comment on succombe, comment on trompe son mari, comment on met en défaut la surveillance des parents. Croyez-vous qu'elle demeure froide devant le spectacle des scènes brûlantes de tendresse et de désespoir amoureux ? Mais son imagination s'exalte au paroxysme, au point qu'elle n'a plus de repos, et que son sommeil est troublé des rêves les plus fous et les plus suggestifs.

Et aujourd'hui plus que jamais, une jeune fille bien élevée doit assister sans trouble, sans broncher, à la représentation des vaudevilles les plus court-vêtus. C'est la vie, c'est de la bonne éducation... Et on en fait ainsi une grande vicieuse, une névrosée, sans qu'elle y soit pour rien. Elle est ce que la fait le milieu où elle vit. De plus, la parfaite jeune fille *doit* lire beaucoup de romans. La lecture forme l'esprit, à la condition qu'on évite les classiques, qui sont, tout au plus, bons au pensionnat. Il faut, pour être dans le mouvement, lire sans sourciller les immoralités habilement présentées par l'auteur et suivre les scènes les plus expressives de débauche et de libertinage. Ici encore, le rêve troublant suit la lecture, et ces malheureuses victimes du roman font un échange imaginaire de leur individualité contre celle du héros du livre. A force de vouloir être ce qu'elles ne sont pas, elles finissent par oublier ce qu'elles sont : « tel est le secret du vertige qui vient troubler leur raison » (1).

Saturées de littérature malsaine, tout ce qu'elles ont déjà de la tendance à exagérer par le sentiment, à embellir par une exquise sensibilité, elles le voient désormais à travers le prisme d'une imagination malade. Mais la désillusion suit de près le rêve. Et alors, abandonnées, navrées, elles roulent dans la boue, avec d'autant plus de fougue qu'elles seront entraînées par le remords et la violence de leurs passions sen-

(1) De Menville.

suelles. La femme ne sait rien faire à demi. Elle aime avec folie, elle hait avec fureur. Tout entière à l'impression du moment, elle s'y abandonne, quitte à réfléchir après, si elle en a le temps ; elle est apte aux généreuses émotions, aux sublimes dévouements, mais elle est sujette aussi aux regrets, au repentir, après avoir subi les ébranlements nombreux et précipités, les excitations tumultueuses de ses penchants et de ses passions, qui tiennent uniquement à la sensibilité et à la mobilité excessive de son système nerveux. Et voilà presque l'explication de cette étrange énigme : La jeune fille, belle et chaste, pudique et intelligente, par un renversement inouï de tout ce qu'il y a de saint, de noble et de pur, roule jusqu'au libertinage immonde, jusqu'à la prostitution. Mais, est-elle seule responsable, et n'avons-nous pas montré la part immense qui revient à l'éducation dans cette œuvre de perdition ? De plus, la pauvre fille n'a-t-elle pas puisé dans l'hérédité, ce que le milieu où elle vit ne lui a pas donné ? Les causes puissantes de débilitation, d'épuisement nerveux, nous les trouvons dans la syphilis, dans l'alcoolisme, dans la tuberculose, qui dévorent aujourd'hui notre pauvre humanité.

La syphilis ? Le brave pioupiou français l'emporte chez lui, à la campagne, en souvenir de son séjour à la ville et de ses amours mercenaires ; trop heureux quand il en revient avec une simple blennorrhagie, dont nous connaissons aujourd'hui les tristes complications. La syphilis ? La petite bonne d'enfant, en est toute infectée, en rentrant dans son village. Et comme bonne d'enfant et tourlourou, se conviennent, le mariage se fait. La propagation du germe empoisonné du virus, se fait alors vite et bien, sous les auspices de la loi qui veut que tout le monde soit soldat dans notre vieille Europe.

L'alcoolisme ? c'est un fléau qui, pour n'être pas très vieux, n'en est pas moins redoutable. Dans le beau monde, on boit des liqueurs fines ; la chartreuse, la bénédictine et toutes les

sophistications que l'on débite sous les auspices d'une abbaye quelconque, font les délices de nos mondaines. Elles se « quinquinalisent » pour se donner l'illusion de l'appétit, sans songer un seul instant que c'est de l'alcool qu'elles emmagasinent. Et puis le moindre petit mal au cœur, la plus légère indisposition appelle le cordial favori ; Madame vide son flacon d'eau des Carmes en trois séances.

Dans le peuple, hommes et femmes boivent aussi et absorbent régulièrement le poison qu'un parfum fait accepter plus volontiers. Le progrès, la grande civilisation n'ont d'autre manifestation que l'effritement, la destruction lente de l'espèce. Le paysan qui reste fidèle à son terroir, celui que la ville n'attire pas et que la campagne retient parce qu'elle le fait vivre, celui-là boit aussi ; le vin ne lui suffit plus, et l'absinthe devient la « reine verte », aussi puissante dans la guinguette du hameau que dans le bar somptueux ou le café aux lambris dorés de la ville.

L'homme épuise ainsi sa force, et la femme s'énerve davantage. Les générations se succèdent toujours plus faibles, plus appauvries. La névrose n'est pas seulement à la mode, elle fait partie de toutes les organisations humaines. Ce n'est pas un luxe qu'on se donne, c'est une tare universelle.

Le reste des hommes, qui semblaient échapper à la syphilis, à l'alcool, subissent l'assaut d'un troisième ennemi, la tuberculose qui, à son tour, complète l'œuvre de destruction lente.

Quelques-uns résistent et sortent victorieux de toutes ces attaques, ils triomphent de ces trois terribles ennemis. Mais combien rares ! D'ailleurs, échappent-ils, ces forts, ces sages, à l'influence du travail intense qu'ils imposent à leurs cerveaux ? N'y a-t-il pas encore là, pour eux aussi, une cause d'excitation du système nerveux, une cause d'épuisement de l'élément musculaire ?

Et alors, dans une pareille société, composée en très grande

partie de sujets épuisés et tarés, que voulez-vous que devienne la femme, elle qui, depuis son premier acte de gourmandise, n'a jamais été qu'un « paquet de nerfs ? »

Nous avons montré la femme comme un être différent de l'homme, chez lequel le système nerveux prédomine sur tous les autres ; nous avons essayé de prouver l'influence de l'éducation, du spectacle, de la lecture des romans, sur son tempérament nerveux, influence délétère qui est parfaite par l'alcoolisme, la syphilis et la tuberculose.

Nous avons dit, qu'en raison même de sa nature, la femme n'avait pas, du bien et du mal, une notion aussi précise que l'homme, qu'elle connaît rarement le vrai par le raisonnement, par l'esprit.

Pour elle, qui sent plus qu'elle ne raisonne, les faits ont plus de puissance que les principes. Elle est ce que la font les milieux où elle vit. Qui de nous n'a expérimenté ces vérités ? Avez-vous pu jamais convaincre une femme par le raisonnement ? Non, car la logique est impuissante auprès d'elle et son esprit est fermé à l'évidence.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que le sens moral, chez elle, est voilé, mais nous sommes tenté de croire qu'en raison de son tempérament, elle agit sans prévoir toutes les conséquences de ses actes. Elle ne voit que le but qu'elle désire et ne calcule que les moyens de l'atteindre. Sans vouloir diminuer la valeur intellectuelle de la femme, il faut reconnaître qu'elle ne comprend pas aussi bien que l'homme la portée de ses actes.

Voilà pourquoi le sexe doit être un motif d'atténuation. Le juge ne doit jamais oublier cette indulgence quand il doit prononcer sur cet être si faible de raison et si sujet aux entraînements irréfléchis. Un penseur profond n'a-t-il pas appelé les femmes des « enfants bien extraordinaires » ? Et peut-on appliquer à cet enfant, dans les mêmes conditions qu'à l'homme qui agit après réflexion, la loi qui châtie le coupable ? Recon-

naissions que ce pauvre être, livré à l'influence néfaste et de l'éducation, et des trois fléaux qui se partagent l'humanité : l'alcoolisme, la syphilis et la tuberculose, ne peut offrir une bien grande résistance à de pareils ennemis et doit, par conséquent, bénéficier de l'indulgence du juge. Et combien plus indulgent encore sera l'arrêt, quand cet enfant extraordinaire subira les troubles qui tiennent à la fonction du sexe. On se trouve ici en présence d'une malade qui subit incessamment « l'éternelle et périodique blessure d'amour » et qui endure les souffrances qu'entraîne le privilège de la gestation et de l'enfantement.

Quand nous aurons montré combien profonds sont les troubles provoqués par la grossesse, nous pourrons conclure plus résolument que, s'il ne doit pas y avoir deux poids et deux mesures dans les questions d'imputabilité, suivant le sexe des accusés, la femme a droit à l'indulgence en tant que femme et en tant que femme enceinte.

CHAPITRE PREMIER

TROUBLES FONCTIONNELS ET INTELLECTUELS PRODUITS PAR LA GROSSESSE

Les fonctions génitales, chez la femme, exercent, à toutes leurs périodes, une influence manifeste sur le moral. La première apparition des règles est accompagnée de troubles organiques et de troubles intellectuels se traduisant, d'une part, par de mauvaises digestions, des névralgies diverses, d'autre part, par de la tristesse, de la mélancolie et même par la propension au suicide. Jusqu'ici, le système des organes de la reproduction était resté dans une sorte d'apathie et participait peu à la sensibilité générale. Désormais, la matrice deviendra le siège d'une concentration puissante d'excitabilité, qui semble diriger vers elle toutes les forces de la vie.

A la première manifestation, les règles constituent un véritable état maladif qui se traduit quelquefois par des actes inspirés par le mensonge et la méchanceté. Le cas de Henriette Cornier est resté célèbre. Cette jeune bonne, âgée de 13 ans, tue l'enfant qu'on avait confié à sa garde. Le médecin chargé de l'examen découvre qu'elle avait ses règles au moment du crime. Le jury, disons-le tout de suite, rapporta un verdict d'acquittement, en présence de l'expertise médicale faisant ressortir un trouble de la volonté qui supprimait le libre arbitre et, par conséquent, la responsabilité.

A la deuxième manifestation de sa fonction la plus impor-

tante, la gestation, l'utérus devient d'une façon plus intense encore, le centre de réunion, le terme commun vers lequel se dirige l'action de la sensibilité générale. A cette période de la vie, la femme « cette plus belle moitié de nous-mêmes, cette tige essentielle du genre humain, cette fleur de la nature vivante » apparaît dans toute sa sainte beauté, mais aussi dans toute sa fragilité, car voilà l'époque la plus orageuse de son existence, celle où sa sensibilité est le plus étrangement tourmentée. Aussi, de quel respect, de quelle vénération ne l'a-t-on pas entourée de tous temps.

A Athènes, sa maison est un refuge sûr pour le meurtrier.

Chez les Hébreux, la loi de Moïse porte la peine de mort contre tout homme qui, par de mauvais traitements, fait avorter une femme.

A Sparte, Lycurgue, accorde, comme aux guerriers, l'inscription sépulcrale à la femme morte en enfantant. A Rome, la femme enceinte n'est pas tenue de se déranger sur le passage d'un magistrat.

De nos jours enfin, la femme enceinte est un objet de respect ; on subit ses caprices et on satisfait tous ses désirs. Les fruitières et les poissonnières sont d'une gentillesse adorable à son égard ; elles lui évitent leur vocabulaire salé et lui cèdent à bon marché les primeurs les plus chères.

Nous avons assisté, à Marseille, à une scène touchante qui prouve assez le respect en lequel on tient la femme enceinte. Une jeune dame, qui brûlait d'envie de manger des poires, s'arrête devant l'étalage d'une vendeuse au marché. Après avoir demandé le prix des fruits qu'elle convoitait, sur la réponse de la marchande, elle déclare que c'est trop cher ; colère de la fruitière et fusées de compliments plus ou moins indécents, qui troublent littéralement notre pauvre dame. Mais la vendeuse s'aperçoit qu'elle a affaire à une femme enceinte, et, aussitôt, adoucissant sa voix, elle rappelle sa cliente, lui choisit

les plus belles poires et, sans les peser, les lui donne pour un prix dérisoire.

Bien qu'elle constitue un phénomène essentiellement physiologique, presque toujours la grossesse se traduit cependant par un état de trouble général qui atteint toutes les fonctions de l'organisme.

Ce n'est pas un état morbide ; mais souvent les malaises temporaires qui l'accompagnent, s'exagèrent, se prolongent et font de cet acte physiologique un état d'une nature spéciale et qui touche de près la maladie.

En effet, le globe utérin agit par son poids et son volume et détermine un état permanent de malaise et de fatigue. Il comprime les vaisseaux iliaques, gêne le retour du sang veineux vers le cœur et entretient, vers la périphérie, la stase qui se traduit par la teinte bleuâtre des extrémités et par les varices qui les sillonnent.

La circulation cérébrale se fait elle-même plus péniblement.

Et il y a de la céphalalgie, de la pesanteur de tête, de la tendance à l'assoupissement. Quand l'utérus dépasse l'ombilic, il repousse le diaphragme, gêne l'ampliation du thorax. La respiration se fait mal, le sang ne s'oxygène pas assez ; l'acide carbonique s'accumule, d'où anxiété respiratoire.

La digestion ne se fait plus normalement. La matrice, modifiée par le produit de conception, exerce, dès le début, une influence sympathique sur les fonctions digestives. La femme enceinte, généralement, digère mal ; son état dyspeptique aboutit, par un défaut de nutrition, à la chloro-anémie. Le sang se modifie dans sa composition, il est plus chargé en produits toxiques, et pour peu que le foie, qui doit les retenir, et le rein, dont la fonction est d'éliminer ce qui échappe au filtre hépatique, soient plus ou moins altérés dans la constitution de leurs tissus, les désordres fonctionnels se manifesteront. Et nous voyons alors apparaître toute la série des troubles ner-

veux, « depuis le simple malaise jusqu'aux perturbations les plus graves, depuis la plus petite bizarrerie de caractère jusqu'à la folie, depuis la névralgie la plus bénigne jusqu'à la convulsion la plus effrayante ».

La femme enceinte possède à cette époque une sensibilité plus délicate, plus vive. L'imagination s'exalte au détriment du jugement. La volonté et les passions sont singulièrement modifiées. Une sorte d'instinct animal régit la femme, à ce moment, avec une puissance d'autant plus irrésistible que les ressorts secrets en sont plus étrangers à la réflexion, et, pour peu qu'on sache comprendre les desseins de la nature, il faut reconnaître, pendant tout ce calvaire, les signes d'une sensibilité qui est susceptible d'être excitée par les causes les plus légères et peut se laisser entraîner facilement à tous les écarts.

En effet, ne la voyons-nous pas souvent, la malheureuse, tourmentée de désirs ridicules, de goûts aussi changeants que bizarres? Celle-là même qui montre le plus de raison, le plus de force, n'éprouve-t-elle pas une multitude de caprices et les irrégularités les plus extravagantes dans ses sentiments? Vainement la raison vient alors réclamer son empire : c'est un roi détrôné dont on ne reconnaît plus la puissance. Disparaît aussi la douceur, l'aménité de caractère. Quelquefois, cédant à des antipathies, à des aversions singulières, la pauvre femme voit se changer en haine l'amour qu'elle avait voué aux plus chers objets de son affection et succombe même à des penchants sanguinaires dont la raison n'a pu triompher.

Chez les femmes robustes, chez les rares qui ne présentent aucune prédisposition nerveuse, les réactions sont à peine appréciables : la fonction de la gestation s'accomplit sans provoquer de troubles importants, c'est la femelle qui porte son fardeau sans en éprouver de gêne. Mais la plupart des femmes ne sont pas dans ces conditions de résistance. Nous avons indiqué dans notre introduction les causes nombreuses qui,

aujourd'hui, mettent la femme dans un état très marqué de déchéance organique et d'excitabilité nerveuse que la grossesse ne fait qu'exaspérer : la femme riche est affaiblie par une vie molle et oisive, énervée par les veilles et par les émotions incessantes qu'elle puise au spectacle, dans la lecture des romans, dans l'excitation qui naît du quotidien verre de liqueur et souvent aussi de l'injection de morphine ou d'éther. Chez la femme pauvre, les causes d'épuisement nerveux tiennent à une vie trop intense, aux mille préoccupations des nécessités du métier, de la vie matérielle, dans un milieu plus ou moins sain, avec une alimentation défectueuse et insuffisante. Rappelons que la syphilis évolue en toute tranquillité sans que l'iodure et le mercure viennent troubler le virus dans son œuvre d'empoisonnement ; rappelons encore que l'alcool ne perd pas ses droits dans ce travail d'excitation nerveuse. Le zinc remplace l'aristocratique table à thé et le verre à deux sous constitue la chartreuse.

Dans ces conditions, chez les riches comme chez les pauvres, la grossesse devient une fonction dangereuse qui imprime à l'organisme des modifications profondes et réveille en les exaspérant des dispositions nerveuses qui sont presque la manière d'être habituelle de la femme : d'où les désordres des facultés intellectuelles, affectives ou sensorielles.

On peut distinguer trois degrés dans ces divers troubles.

a) Dans un premier degré, les troubles sont légers et se manifestent par certaines bizarreries de caractère, des changements d'humeur aussi prompts qu'inexplicables. La joie la plus exubérante fait soudain place à une tristesse morne, sans motif aucun, et l'on voit la femme livrée aux caprices les plus extravagants. Son goût est légèrement perversi : elle recherche les aliments fortement épicés, les fruits aigres ; elle porte sa préférence sur les citrons par exemple ou le vinaigre, et ne

peut prendre aucun des plats qu'elle préfère en dehors de sa grossesse. Mais la raison et la volonté ne subissent aucune altération : la bonne pauvre femme vous déclare que, si elle s'écoutait, elle ferait ce que son goût ou son caprice lui suggère : seulement elle a la force de réagir, et elle résiste.

b) Dans un deuxième degré, la volition et le jugement sont partiellement altérés. La femme fait ce qu'elle ne devrait pas faire, parce qu'elle ne comprend pas ce qu'elle fait, ou bien parce qu'elle ne peut s'empêcher de le faire. Ici se place la fameuse question des envies. On admet d'abord que les femmes enceintes ont de véritables dépravations de l'appétit. Les unes mangent du charbon, de la craie, les autres ne peuvent supporter l'odeur des mets les plus succulents. Bien qu'elle ne présente pas de désordre dans ses facultés intellectuelles, la femme est entraînée par un penchant irrésistible. Elle sent combien ses désirs sont coupables, et cependant sans aucun motif, sans intérêt, elle cède à la funeste passion qui la domine.

Le trouble moral ou sensoriel est limité et n'atteint que des points isolés de l'intelligence et de la sensibilité : Vaudermonde cite le cas d'une femme qui devenait hydrophobe pendant les quatre premiers mois de ses grossesses, dont le nombre fut de onze. Aussitôt après la conception, elle ne buvait que très peu ; petit à petit, l'horreur des liquides augmentait au point que, non seulement la malheureuse s'abstenait de toute boisson, mais n'en pouvait supporter la vue.

Cazeaux a vu une jeune femme primipare chez laquelle l'amour qu'elle avait auparavant pour son mari avait fait place à une antipathie qu'elle avait beaucoup de peine à surmonter. Une autre jeune femme, au cinquième mois de sa grossesse, éprouve tout à coup une telle aversion pour son appartement qu'après avoir fait bien des tentatives infructueuses, et malgré tous les efforts de sa raison, on fut obligé de la laisser à la campagne pendant tout le cours de sa grossesse.

Nous ajouterons l'exemple de cette femme qui, avant sa grossesse était remplie d'affection pour un enfant de sa famille qu'elle élevait avec tendresse et qu'elle se met à détester au moment où elle devient enceinte. Elle déclare à son mari que si elle le revoit, il pourrait lui arriver malheur. On met l'enfant à la pension. Après deux mois de calme, la pauvre dame est reprise de la même haine pour le petit collégien, et elle avoue qu'elle est incapable de surmonter cette aversion, qui d'ailleurs cessa quelques mois après. Ces trois exemples montrent à quel point les sympathies et les antipathies peuvent être exagérées dans l'état de grossesse.

D'autres exemples nous montreront avec quelle vivacité et quelle impatience la femme enceinte éprouve ce qu'on appelle les envies, les penchants irrésistibles, qu'indépendamment de toute autre lésion mentale, la conduisent à des actes délictueux. Une des plus communes parmi ces envies, c'est l'envie du vol, la cleptomanie, surtout le vol à l'étalage. Tantôt ce penchant est indéterminé et se porte indistinctement sur toutes sortes d'objets, et c'est le cas de cette femme dans la chambre de laquelle on trouva, à la suite d'une perquisition, un véritable magasin de bric à brac, une collection des objets les plus disparates et les plus inutiles ; d'autres fois, il est partiel et a pour motif telle ou telle appétence impérieuse qu'il s'agit de contenter à l'instant même et qui ne peut être satisfaite que par la soustraction de l'objet désiré. La femme d'un magistrat vole à l'étalage d'un fruitier une superbe volaille rôtie dont le parfum exquis et l'aspect appétissant avait allumé sa convoitise. Une autre dame éprouvait une jouissance indicible à manger tout ce qu'elle pouvait dérober au marché pendant qu'elle y faisait ses provisions.

Legrand du Saule rapporte le cas d'une dame qui vola 300 cravates d'homme, qu'elle alla plus tard payer au marchand, auprès duquel elle s'excusa très humblement. Dans tous

ces cas, il faut reconnaître que le désir ne réside pas dans l'excitation de l'envie, mais dans l'atténuation de la résistance à l'envie : toutes ces femmes ne savaient pas dire « non ».

On pourrait se demander pourquoi les vols dans les grands magasins sont plus fréquents qu'autrefois : c'est probablement qu'aujourd'hui l'étalage est fait avec le plus de soin, le plus d'art possibles, pour exciter l'envie d'une femme quelconque. Et lorsque les femmes les plus maîtresses d'elles-mêmes dépassent souvent dans leurs achats l'ultimatum de leur bourse, il n'est pas bien surprenant qu'une femme enceinte, telle que nous l'avons présentée dans notre introduction, ne puisse résister au désir de prendre.

Le docteur Jôrg établit une distinction entre ces désirs irrésistibles, dont on pourrait citer d'innombrables exemples. Il en est qui portent sur les aliments, il en est d'autres qui portent sur de l'argent, sur des bijoux, des objets de toilette que les femmes convoitent au point de chercher à les dérober.

Les premiers, pour lui, se conçoivent et s'expliquent sans peine. L'utérus fécondé détermine une suractivité organique qui influence sur tout le système digestif et détermine parfois des vomissements et de la dyspepsie ; mais parfois aussi une augmentation de l'appétit et des fonctions assimilatrices. Or, on conçoit qu'un estomac ainsi excité puisse convoiter avec ardeur tel ou tel aliment. Mais le cours de la grossesse et les modifications qu'elle apporte dans l'ensemble de l'organisme ne justifient en aucune façon l'opinion d'après laquelle les femmes enceintes seraient dominées par un besoin irrésistible de voler ou de se livrer à des voies de fait envers les personnes. Lorsque des femmes enceintes se sont rendues coupables de ces fautes, elles y ont été conduites non par leur état de grossesse, mais par un mauvais penchant ou par une grossière erreur.

Nous répondons à cela que la distinction n'est pas possible entre les désirs irrésistibles. Qu'il s'agisse d'un poulet ou d'une cravate, la femme convoite, sans avoir la force de résister au désir de prendre. Nous le répétons, dans tous les cas, le désir ne réside pas chez elle dans l'excitation de l'envie, mais dans l'atténuation de la résistance à l'envie. Nous ne discutons pas, pour le moment, le degré de culpabilité ; nous nous bornons à constater les faits, à relever, parmi les troubles de la volition, ceux qui rentrent dans ce que l'on est convenu d'appeler le second degré.

La volonté, jusqu'ici, n'est pas assez troublée pour enlever à la femme tout son libre arbitre, puisqu'elle se rend compte de ses actes : elle est seulement impuissante à réagir.

c) Dans un troisième degré, les facultés sont troublées dans leur généralité : c'est la folie avec ses degrés et ses variations.

Marcé cite douze observations de folie produite chez des femmes enceintes et provoquée par l'état de grossesse. Mais comme la tendance actuelle des psychopathes est de ne pas accepter les troubles de l'esprit inhérents à la situation particulière de la femme enceinte comme suffisants pour expliquer des actes criminels, et de rattacher ces troubles à une tare personnelle, ou bien à des antécédents héréditaires, nous dirons, dès à présent, comme Mattéi, que la grossesse ne provoque pas, par elle-même, l'aliénation, mais qu'elle est l'occasion, le point de départ de désordres intellectuels plus ou moins profonds. Ces désordres sont la traduction d'un état nerveux que nous avons essayé de bien étudier plus haut et présentent des nuances très diverses.

Nous verrons, par les exemples qui vont suivre, jusqu'où peut aller ce détraquement des facultés intellectuelles de la femme enceinte. On a de la peine à se persuader que le carac-

tère de cet être naturellement sensible et aimant se pervertisse tout à fait et se change en barbarie et en férocité la plus sauvage, et que sa raison s'égare au point de lui faire méconnaître les droits les plus sacrés de la nature et les lois fondamentales de toute civilisation, l'humanité, la justice et la propriété.

Une femme, pendant onze grossesses, croyait toujours qu'elle allait mourir, et empoisonne ses deux filles pour leur éviter le même malheur.

Une autre assassine son mari pour manger sa chair. Et pour satisfaire plus longtemps son appétit féroce, elle en sale les restes. A Freuwald, en Poméranie (1), la femme d'un cordonnier tue ses quatre enfants et se cache. On l'arrête. Elle avoue son crime et s'accuse, en même temps, d'avoir commis auparavant des vols nombreux, malgré elle, et sans aucun intérêt. Comme on lui avait dit que les penchants vicieux d'une femme enceinte passaient en héritage à l'enfant qu'elle portait dans son sein, et que, par conséquent, tous ses enfants deviendraient des voleurs, elle avait résolu de les tuer.

Une paysanne, B..., âgée de 22 ans, vers le sixième mois de sa grossesse devient sombre, taciturne, refuse de prendre des aliments et se plaint d'avoir souvent des maux de tête. Un jour qu'elle se trouve seule à la maison, au coin du feu, elle jette, dans le brasier, le bébé de sa voisine, qu'elle gardait sur ses genoux et va se coucher sur un banc.

Arrêtée, la paysanne ne peut pas expliquer son action. C'est quelque chose qui l'a poussée et elle a jeté l'enfant au feu sans savoir pourquoi, — automatiquement, sans y penser. — Elle déclare, d'ailleurs, au cours de l'instruction, qu'elle a toujours été aimée des siens, heureuse en ménage; cet enfant, elle l'aimait beaucoup et elle n'avait aucune raison pour commettre son crime (Thèse de P. Jacoby).

(1) Baudelocque.

Falret cite l'observation suivante : la nommée Ch..., femme tranquille, laborieuse et d'un caractère doux, devient enceinte. Elle se voit tout à coup dominée par une impulsion violente contre une de ses tantes qui était, pour elle, une seconde mère, et qu'elle aimait avec tendresse. Sans aucune incitation extérieure, elle se jette sur elle, la renverse violemment par terre et lui assène plusieurs coups de poing. Un moment après, elle était si honteuse de son action qu'elle a cherché à attenter à ses jours.— Avant sa grossesse, cette femme était sujette à de véritables accès de manie. Aux époques menstruelles, elle était souvent poussée à faire du mal, selon son expression, mais la conscience de ses mauvais desseins s'éveille alors vivement. Elle réagissait avec force et, si elle sentait que sa réaction fut impuissante, elle prenait toutes les précautions pour ne pas succomber.

Une autre dame éprouva, au moment de sa grossesse, une véritable crise de folie impulsive. Elle raconte elle-même qu'un jour, étant occupée à tailler une plume, son enfant entre dans la pièce et qu'elle est prise du violent désir de l'assassiner. Je repousse cette pensée, dit-elle, je me demande du sang-froid et je me reproche d'avoir des intentions aussi affreuses. Qui donc a pu me les inspirer ? Je ne trouve en moi aucune réponse. Le même désir se renouvelle, je résiste faiblement, je suis vaincue, je vais consommer le crime. Un nouvel effort m'arrête ; je porte rapidement le canif à ma gorge en me disant : « Il vaut mieux, méchante femme, que ce soit toi qui périsses ».

Ce dernier exemple nous montre avec quelle intensité les facultés sensitives peuvent être troublées, avec quelle vivacité irrésistible les impulsions peuvent se manifester ! Nous assistons ici à la lutte qui est livrée dans cette pauvre conscience de mère. La malheureuse se sent entraînée au crime, elle essaie de résister, mais l'impulsion est trop forte ; et, alors, au moment de mettre son dessein à exécution, dans un effort

suprême, elle se frappe pour ne pas porter le couteau sur son enfant.

Georget rapporte le fait suivant, qui est un mélange d'idées homicides et suicides. La femme d'un chaudronnier devient grosse. Jusque-là, à part quelques troubles légers au moment des règles, elle n'avait rien éprouvé. A ce moment, elle a des idées qui la portent à immoler ses quatre enfants, quoiqu'elle les aime plus qu'elle-même. Elle craint alors de faire un mauvais coup ; elle pleure et se désespère ; elle a envie de se jeter par la fenêtre. Elle n'a pas de mauvaises idées contre les autres enfants : elle a soin de fuir les siens, de se tenir hors de chez elle, de rester chez une voisine, de cacher couteaux et ciseaux. On n'observe aucune lésion mentale ; cependant, trois mois avant la grossesse, cette femme avait eu une vive contrariété au moment des règles. — Si l'impulsion avait eu un peu plus d'intensité, la pauvre femme aurait pu commettre, contre son gré, le plus horrible forfait.

Un ouvrier nommé Baudry, récemment libéré du service militaire, avait épousé une jeune femme de 18 ans et vivait avec elle dans la meilleure intelligence : il lui arriva, cependant, d'être étonné, et à plusieurs reprises, des mots étranges qu'il lui entendait prononcer. Ainsi, un jour, pendant que tous deux étaient à leur travail, elle dit à son mari, sans que rien ait pu justifier cette remarque : « Vous mourrez cette année et moi aussi ».

Le 3 janvier 1855, Baudry, après avoir fini son travail, vint souper, vers six heures du soir ; après son repas, il alla au buffet pour y prendre un reste de prunes cuites, dont il avait mangé le matin ; il leur trouva un goût amer et s'écria qu'elles étaient gâtées ou empoisonnées. Mais sa femme, alors enceinte de quelques mois, ne lui fit qu'une réponse évasive et s'empressa de tout jeter hors la maison.

Une heure après ce repas, Baudry éprouva tous les symptô-

mes d'un empoisonnement ; le lendemain, on découvre dans les poches d'une robe des morceaux de vitriol bleu ; pressée de questions, la femme Baudry avoue qu'elle a eu l'idée d'empoisonner son mari : « Tuez-moi, dit-elle, je suis coupable ». En présence du commissaire de police et des voisins, elle renouvelle ses aveux. Questionnée sur le motif qui l'avait poussée à commettre le crime, elle répondit qu'elle ne pouvait expliquer comment cette idée lui était venue à l'esprit, qu'elle avait formé sa résolution sans pouvoir résister ; puis elle raconta d'elle-même comment elle avait mélangé le vitriol au tabac de son mari ainsi qu'au plat de prunes qui devait faire partie de son repas... L'enquête apprit que l'inculpée avait un caractère difficile et une grande tendance à la tristesse, qu'elle était peu intelligente, et que, par instants, elle semblait idiote, au point que les enfants couraient dans les rues après elle ; aussi, son mari lui-même, attribuant à l'état de grossesse cette tentative criminelle, demanda qu'elle lui fût rendue. Le ministère public soutint l'accusation, en demandant jusqu'à quel point la grossesse avait altéré la liberté morale ; mais le jury, après quelques instants de délibération, rendit un verdict d'acquiescement.

Nous venons d'étudier les divers troubles qui surviennent au cours de la grossesse, tant du côté des fonctions organiques que du côté des facultés intellectuelles. Les troubles moraux retentissent sur la volonté, sur le libre arbitre. Nous verrons la part de responsabilité qui incombe à la femme enceinte dans les actes délictueux ou criminels qu'elle commet ; nous verrons si son état de grossesse peut justifier ces actes, c'est-à-dire si elle peut alléguer, comme excuse, une envie de grossesse, et nous étudierons, enfin, le rôle du médecin expert qui est appelé à faire une enquête sur les différents cas soumis à son examen.

CHAPITRE DEUXIÈME

DE LA RESPONSABILITÉ MORALE DE LA FEMME ENCEINTE

Une envie de grossesse excuse-t-elle un acte délictueux ?

La grossesse exerce une action manifeste sur les fonctions de la vie végétative et les troubles qui en résultent retentissent sur le système nerveux. De plus, l'utérus agit d'une façon directe, par une véritable sympathie, sur les centres nerveux supérieurs, pour exagérer davantage encore les désordres des facultés intellectuelles. Toutes les femmes enceintes n'éprouvent pas tous les troubles que nous avons signalés. Mais, dans la généralité des cas, on rencontre chez la femme enceinte un état moral intermédiaire, bien distinct de la folie, mais fort éloigné d'un équilibre intellectuel parfait, et l'on comprend facilement que l'état de malaise physique et moral qui accompagne la plupart des grossesses puisse enlever à l'esprit une partie de sa netteté et de sa vigueur et exercer sur l'état normal une influence d'autant plus grande que les circonstances concomitantes sont, par elles-mêmes, plus fâcheuses. La grossesse est, pour beaucoup de femmes, la révélation à tous de la faute. Pour certaines femmes âgées, ayant des enfants adultes, une nouvelle grossesse est un sujet de honte. Il est, d'autre part, des femmes heureuses à tous égards, dont les prochaines couches sont un nouveau gage de félicité pour l'avenir, qui éprouvent les accidents les plus variables.

L'attente d'une douleur inconnue les préoccupe au-delà de toute mesure, et les jette dans une angoisse inexprimable. Si elles ont été mères, elles sont effrayées par le souvenir du passé et la perspective de l'avenir. Elles sont convaincues qu'elles vont succomber à l'épreuve ; cette idée devient l'idée fixe qui est le point de départ d'une disposition mélancolique, qui s'étend à toutes leurs pensées. D'autres, enfin, les plus malheureuses, celles-là, sont en proie au désespoir qui suit l'abandon de l'amant qui les a séduites.

Dans toutes ces circonstances fâcheuses qui accompagnent la grossesse, il se produit un trouble des facultés intellectuelles et affectives qui peut affaiblir la liberté morale. Ces désordres s'élèvent quelquefois jusqu'à l'état de folie, qui supprime toute responsabilité. Il n'est pas toujours facile de fixer les limites qui séparent l'aliénation mentale de ces dispositions morales, qui influent sur les déterminations, sans cependant altérer la conscience et la liberté des actes. Entre ces deux états, sont des nuances intermédiaires qui peuvent diminuer la responsabilité et devenir l'occasion de circonstances atténuantes, car il y a loin d'un changement d'humeur, de la tristesse, des appétits plus ou moins étranges, à la folie qui se traduit par des actes criminels ou délictueux. La plupart des observations de penchants irrésistibles appartiennent à l'histoire de l'aliénation mentale, à moins que ce ne soit des actes sciemment et volontairement accomplis.

a) Au premier degré des troubles de l'intelligence, la responsabilité est entière, puisque la femme voit et sent ce qu'elle fait, et qu'elle a la force de réagir. La grossesse ne la prive pas assez de son libre arbitre pour qu'elle ne puisse pas répondre des actes qu'elle sait d'avance blâmables ou punissables. Les femmes qui ont invoqué cet état pour se faire absoudre en ont, par conséquent, le plus souvent imposé à leurs

juges. Mais il n'en est pas moins vrai que la gestation a modifié à ce degré, d'une façon légère, en plus ou en moins, les facultés intellectuelles, et c'est là un motif pour accorder les circonstances atténuantes. Quant aux femmes qui, avec un sang-froid imperturbable, se justifient, d'un délit, commis en pleine conscience, en prétextant une grossesse, tantôt vraie, tantôt imaginaire, celles-là sont parfaitement responsables de leurs actes. Rien que le fait de baser elles-mêmes leur défense sur l'existence d'une impulsion irrésistible causée par la grossesse, prouve qu'elles sont les premières à se rendre compte de la gravité des actes qu'on leur reproche, et nous verrons plus loin que le médecin légiste ne doit jamais négliger de rechercher s'il n'y a pas simulation chez l'inculpée qui est soumise à son examen. La femme qui simule agit toujours dans un esprit de lucre, d'intérêt ou de vengeance. Elle agit en pleine liberté, sa volonté n'est en rien altérée, et si le juge se montre indulgent, c'est parce qu'il a égard au sexe. Mais il sera toujours moins élément pour la simulatrice que pour la femme qui, sans même essayer de se défendre, avoue sa faute. Celle-ci, tout en ayant son libre arbitre, subit d'une façon très légère, il est vrai, l'influence de la grossesse, qui se traduit par des troubles peu marqués des facultés morales.

b) Au deuxième degré, les troubles sont plus marqués.

La femme enceinte est ici dans une situation intermédiaire, dans laquelle l'altération des penchants de la volonté est plus manifeste : ce n'est pas seulement un simple état physiologique modifié, comme dans le premier degré, caractérisé par une impressionnabilité plus grande, avec une légère, très légère, altération de la volonté, laissant la liberté morale absolument intacte. Non. La femme rentre dans la catégorie des aliénés qui, après des périodes de lucidité, présentent un état de déchéance nerveuse, où la volonté succombe sans lutte. La faculté

morale qui produit, dirige, empêche ou modifie les actes physiques ou moraux qui lui sont soumis, est par moments ébranlée, détruite, et la femme, dont la volonté n'est plus entièrement saine, devient par cela même incapable d'en maîtriser les actes. C'est le cas, par exemple, de la femme qui était prévenue d'avoir volé un nombre considérable d'objets de toilette, de lingerie, de soieries, etc., dans divers magasins de Paris. Une perquisition faite chez elle avait amené la découverte de plus de 250 cravates de soie dont la voleuse ne tirait aucun parti. Elle entassait dans des tiroirs le produit de ses vols et ne s'en occupait plus. La justice se trouvait donc, de prime abord, en présence d'un cas singulier, un vol désintéressé, une manie, une folie toute spéciale. On interrogea l'inculpée qui répondit : « Je suis enceinte ; à chaque grossesse, et c'est ma troisième, je suis prise d'une rage de voler. Il faut, bon gré mal gré, que je dérobe tout ce qui attire mes yeux ». Legrand du Saule, qui fut appelé à examiner la prévenue, s'exprime ainsi dans ses conclusions : « L'impulsion morbide n'est point ici simulée. Comme phénomène pathologique, elle a existé. Le vol a été soudain, irréfléchi, absurde et sans profit possible, comme tout vol d'aliéné. D'autre part, le vol n'a pas été un phénomène isolé, mais il fait partie de tout un groupe de caractères physiques intellectuels, affectifs et moraux, et se rattache à tout un ensemble de perturbations spéciales évidemment déterminées par la grossesse. » Dans l'espèce, la grossesse a pu imprimer une vraie secousse dans tout l'organisme, troubler momentanément la raison, provoquer des désordres impétueux et donner lieu à des actes presque inconscients. La responsabilité est, dans ce cas, considérablement atténuée.

c) Au troisième degré, les désordres moraux sont poussés à leur dernière limite. L'examen médical ne peut laisser aucun doute sur l'existence d'une véritable monomanie : c'est le vol

à outrance, c'est la pyromanie, c'est le délire de la persécution, de l'homicide, du suicide. La femme est privée de toute sa volonté, elle ne sait plus ce qu'elle fait et est incapable de raisonner ses actes ; rien ne l'arrête, un instinct la pousse et elle accomplit les actes les plus blâmables, les crimes les plus odieux sans en soupçonner la gravité. En somme, c'est une folle, une aliénée qui n'a plus son libre arbitre et dont la responsabilité est absolument nulle.

Ici se pose la question de savoir si la grossesse peut engendrer un état de folie, une envie irrésistible de commettre différents excès tombant sous le coup de la loi.

Alberti rapporte qu'un avocat consulta, dans l'intérêt de sa cliente inculpée de vol, la Faculté de médecine de Halle sur cette question. La Faculté déclara que, dans l'espèce, elle ne pouvait répondre applicativement, *applicativè*, parce qu'elle n'y trouvait aucune circonstance individuelle relative à la constitution ainsi qu'au tempérament de l'accusée et *qui pût motiver une décision quelconque* ; mais que cette même question, considérée abstractivement, *abstractivè*, devait être résolue d'une manière affirmative, parce que le raisonnement et l'expérience établissaient que la grossesse est capable de déranger l'imagination des femmes et de dépraver leur volonté ; que cet effet doit avoir lieu de préférence chez les personnes d'un tempérament très irritable, mélancolique ; chez celles qui sont disposées aux congestions, ou qui, au contraire, sont chloro-anémiques ; chez celles qui boivent peu et mangent beaucoup ; chez celles, enfin, qui mènent une vie sédentaire, ou bien une vie trop intense et qui ont été soumises à des souffrances morales, à de grandes douleurs, à des chagrins profonds.

Cette décision est d'autant plus sage qu'il est évident que, si l'on répondait affirmativement à cette question sans faire de restriction, la gestation deviendrait une excuse banale ; qu'en supposant à cette influence un empire absolu, les délits, les

crimes, resteraient impunis. Mais, d'un autre côté, en méconnaissant l'influence de la grossesse, on s'expose à faire de nombreuses victimes.

Le médecin doit par conséquent donner un avis général. C'est aux jurés à *tirer des circonstances de la cause*, et des *antécédents de l'accusée*, que le médecin a mis en lumière, les raisons qui doivent les convaincre. Ce rôle du médecin a d'autant plus d'importance que dans l'observation suivante, que nous empruntons à Marcé et que nous reproduisons textuellement, nous verrons que c'est précisément sur l'étude des circonstances dans lesquelles s'est accompli le délit, et sur les antécédents de l'inculpée, qu'est basé le jugement.

« Le 7 juillet 1812, la femme N..., âgée de 29 ans, dérobe, dans une boutique, un coupon de toile rayée de rouge et de blanc. C'est en plein marché que ce vol a été commis. La femme N..., est arrêtée à l'instant même et conduite chez le juge de paix, qui l'interroge. Elle répond qu'il est vrai qu'elle a pris sur le comptoir de la marchande une pièce de cotonnade, mais elle déclare qu'elle est enceinte environ de six semaines ; qu'elle a fait ce larcin malgré elle ; qu'elle y a été poussée par une envie qu'elle n'a pu surmonter. Nonobstant cette défense, on ordonne qu'elle sera transférée à la maison d'arrêt de Dreux. Devant les magistrats de ce siège, elle répète l'aveu de sa faute, et reproduit le même moyen d'excuse. Cependant elle fournit caution, et, en vertu d'une ordonnance du tribunal, elle sort de prison le 12 juillet. Le même jour, cette femme, se rendant chez elle, tombe de cheval à la sortie de la ville. Une sage-femme de Paris lui donne des soins au moment même de l'accident ; elle est secondée par un chirurgien du pays. Le résultat des opérations de ces deux personnes de l'art est consigné dans un certificat dont voici les expressions : « Elle ressentait des douleurs au ventre et vers les reins, la blessée était grosse ;

je l'examinai avec madame..., sage-femme de Paris. Nous la touchâmes et nous fûmes d'accord sur l'état de grossesse. Ayant trouvé l'orifice de la matrice très dilaté, les eaux s'écoulant, nous jugeâmes qu'elle ferait une fausse couche; mais comme elle était peu avancée dans sa grossesse, je lui ai dit qu'il fallait abandonner l'opération à la nature. » Le travail n'empêche pas la femme N..., d'arriver chez elle le même jour. On n'a point dit si elle était remontée à cheval, ou si on l'avait placée dans une voiture. Il est bon de savoir que le domicile de cette femme est à quatre lieues de Dreux. Le 18, six jours après la chute, la femme N..., a recours à un sieur B..., officier de santé, qui lui délivre un certificat que je rougis de copier, mais qu'il est indispensable de faire connaître, dans l'impureté même de son style. Tels sont les termes de cet acte ridicule: « L'ayant trouvé au lit et l'ayant bien examiné, je lui est trouvé le faitus n'ayant pas plus de deux mois, dans ses membranes, avec plusieurs caille de sang et beaucoup d'eau vertaitre qui prouvè l'accouchement qui était dans le lit. »

» La cause est portée devant le tribunal correctionnel de Dreux.

» La prévenue interrogée confesse avoir volé le coupon de marchandises; mais elle présente toujours son envie de grossesse comme une excuse qui ne saurait être repoussée par le tribunal.

» Le défenseur de la femme N... avait tout préparé pour le succès de sa cause. Il était assuré de l'opinion des personnes de l'art; il exhibait des certificats positifs sur le fait de sa grossesse et de l'accouchement. Il s'était muni d'une consultation, signée d'un médecin et d'un chirurgien. Mais les auteurs de la consultation n'avaient rien conclu; ils s'étaient perdus dans le vague des possibilités. Pour toute dialectique, ils invoquaient à chaque paragraphe les autorités les plus recomman-

dables ; ils écrivaient des noms justement honorés ; enfin, ils s'en étaient tenus à des vraisemblances.

» L'instruction terminée, les plaidoiries commencent. Le défenseur de la femme N... rapporte plusieurs faits analogues à l'espèce. Une femme dévore, à plusieurs reprises, l'épaule d'un garçon boulanger ; une autre mord le talon d'un jeune homme sortant du bain ; on rappelle la mémoire d'une femme qui versa du plomb fondu dans l'oreille de son époux endormi ; on cite une dame honnête, des environs de Dreux, qui, invitée à dîner chez un parent, déroba une petite boule d'ivoire teinte en rouge. Après avoir épuisé les moyens qu'il croyait pouvoir tirer de la physiologie, le défenseur chercha ses arguments chez les jurisconsultes. Jousse est principalement l'auteur dont, avec confiance, il faisait valoir les principes. Le plaidoyer finit par un tableau de la conduite irréprochable qu'avait tenue l'accusée avant d'avoir succombé à la malheureuse tentation de voler. On peignait cette femme sous les couleurs les plus intéressantes. On ne la disait pas riche, mais on la plaçait dans une sorte d'aisance pour une paysanne. La prévenue était parée de ses plus beaux habits.

» Le défenseur ayant terminé sa harangue, M. le substitut donna ses conclusions : elles furent favorables à l'accusée. Il s'appuyait sur les mêmes raisons qu'avait fait valoir son père, avoué au tribunal, et défenseur de la femme N... Il ajouta, cependant, une autorité nouvelle à toutes celles déjà invoquées.

» Suivant ce magistrat, l'ouvrage du docteur Demangeon est le palladium de l'innocence de la femme N... Les extraits de ce livre avaient été faits avec beaucoup de sagacité, et les commentaires ont été développés avec l'éloquence naturelle à M. le substitut. On attendait, avec impatience, l'issue de cette cause singulière. L'opinion du barreau était partagée. Le tribunal mit la cause en délibéré, et, huit jours après, le président prononça le jugement dont voici le dispositif.

» Attendu qu'il résulte de l'instruction : 1° qu'un coupon de marchandises a été soustrait de la boutique et de dessus l'étal d'un marchand établi, pour lors, sous la halle d'..., le mardi 7 juillet dernier, et ce, frauduleusement et avec les précautions qui pouvaient en dérober la connaissance à la personne volée ; 2° que cette soustraction frauduleuse a eu lieu de la part de N..., qui, elle-même, n'a ni hésité, ni cessé d'en faire l'aveu en ajoutant que c'est la suite d'une envie qu'elle attribue à son état de grossesse ; envie, à l'impulsion de laquelle elle a cédé comme à une force majeure et invincible.

» Considérant que l'accusée ne fait remonter sa conception qu'à six semaines ou deux mois avant le vol ; qu'à ce terme, la grossesse est toujours incertaine, très difficile, même presque impossible à reconnaître et à constater ; que, plus tard même, la prolongation de la grossesse, les mouvements sensibles de l'enfant dans le sein de la mère, ou bien un accouchement, soit à terme, soit avant terme, peuvent seuls dissiper toute sorte de doute, et que, dans l'espèce, tous ces moyens manquent, puisque l'accouchement prématuré, dont l'accusée argumente pour justifier, suivant elle, sa grossesse, qui ne peut l'être par le seul certificat enregistré qu'elle a produit, n'est lui-même pas prouvé ; la déposition du sieur B..., la seule qui en parle, n'étant rien moins que probante : 1° à cause des circonstances dont rendent compte, et le sieur..., maire, et la veuve..., sage-femme au Bois-Leroy ; 2° parce qu'elle n'est que la répétition du certificat qu'on avait eu l'excessive précaution d'obtenir dudit sieur B..., dès le 18 juillet, un mois avant de l'assigner comme témoin, circonstance qui rend tout témoin reprochable en matière civile, suivant l'article 283 du Code de procédure, ne permet pas davantage d'accorder à sa déposition entière et pleine foi, dans n'importe quelle matière.

» Considérant encore que, quand bien même la grossesse et l'accouchement de l'accusée seraient aussi constants qu'ils

sont équivoques et douteux, il lui resterait encore à prouver que son état de grossesse l'ayant subitement jetée dans un accès de démence et de délire exclusif de toute liberté morale, elle se serait portée à l'acte sur lequel il s'agit ici de prononcer.

» Considérant qu'il n'existe dans l'instruction de preuve satisfaisante ni de la possibilité d'un semblable délire, ni que l'action de l'accusée ne soit l'effet involontaire, de sa part, de cette cause unique ;

» Considérant, enfin, qu'il importe au bon ordre, à la sûreté, à la garantie des propriétés placées sous l'égide des lois sagement interprétées et appliquées, qu'une excuse de la nature de celle invoquée par l'accusée et qui n'est appuyée d'aucune disposition légale, ne soit que très sobrement, très difficilement accueillie par les tribunaux ; qu'il ne leur est peut être pas permis de l'admettre, n'étant fondée sur aucune disposition de la loi ;

» Le Tribunal, dans ces circonstances, et par ces motifs, déclare N..., coupable d'avoir, le 7 juillet dernier, volé sous la halle d'... à un marchand étalé sous cette halle, un coupon de toile rayée, rouge et blanche ; et pour la réparation de ce délit, conformément à l'article 401 du Code pénal, dont il a été fait lecture par le président, et qui porte..., condamne ladite femme N..., à un an d'emprisonnement et aux dépens.

» Ce jugement frappé d'appel, le tribunal de Chartres est saisi de l'affaire.

» L'avoué premier défenseur de la femme N..., publia un mémoire justificatif. C'était le résumé des motifs qu'il avait plaidés, et qui avaient servi de base aux conclusions de M. le substitut. On fortifia ce mémoire apologétique de la consultation médicale qu'on avait produite devant les premiers juges.

» Mais le procureur démontra jusqu'à l'évidence que, dans

cette cause, tout était ignorance, fraude, simulation, mensonge, imposture, et il conclut à la confirmation du jugement rendu par le tribunal de Dreux. Ces conclusions ont été adoptées. Néanmoins, par des circonstances atténuantes qu'il n'exprime pas, le tribunal de Chartres réduit la peine à six jours d'emprisonnement.

» Quelque importants que soient les motifs de la sentence qui prononce que l'excuse d'une envie de grossesse, présentée par la femme N..., n'est pas admissible, je ne crois pas que ce jugement doive faire tellement autorité en jurisprudence qu'on ne puisse, dans des circonstances plus favorables, avec une conduite plus sage, plus franche, avec des principes plus solidement posés, avec des conséquences mieux déduites, soutenir avantageusement qu'une envie de grossesse soit une excuse naturelle et légitime de tel délit commis par une femme enceinte ; c'est ce que semble indiquer un des motifs du jugement.

» En effet, si, et mon hypothèse n'a d'autre but que de ne pas trop m'éloigner de l'espèce que je viens de tracer ; si, dis-je, au lieu d'une femme de campagne, sans éducation, d'une probité déjà suspecte, on suppose une dame bien élevée, d'une honnêteté incontestable ; si la chose volée, au lieu d'être d'une valeur relativement importante, est d'un prix vil à raison de la fortune de la prévenue ; si, au lieu d'être à l'usage de la personne qui l'a dérobé, l'objet n'est pour elle d'aucune convenance ; si, au lieu d'incertitude de grossesse, tout la prouve ; si, au lieu d'un accouchement qu'on ne peut même rendre vraisemblable, quoi qu'on fasse, quelque moyen qu'on emploie, la vérité du fait est démontrée d'une manière solennelle ; si, enfin, il est possible qu'une femme réellement enceinte, d'une éducation soignée, d'habitudes honnêtes, s'oublie jusqu'à commettre un larcin, je pense que les médecins et les avocats sont fondés à soutenir que l'excuse de grossesse est

valable ; j'ose même dire que la rejeter absolument est une injustice » (1).

Les conclusions dont Marcé fait suivre son observation nous amènent à indiquer la conduite que le médecin légiste doit tenir dans l'examen d'une femme enceinte inculpée d'un délit ou d'un crime.

(1) Marcé. — *Traité de la folie des femmes enceintes.*

CHAPITRE III

ROLE DU MÉDECIN LÉGISTE DANS UNE EXPERTISE CONCERNANT UNE FEMME ENCEINTE, INCULPÉE D'UN VOL, D'UN CRIME, ETC.

Le médecin légiste appelé à décider de l'état mental d'une femme enceinte qui invoquera son état pour excuser un délit ou un crime devra faire abstraction de ce fait. Il doit oublier qu'il se trouve en présence d'une femme grosse, pour se borner à un examen approfondi de l'état mental. Son rôle est délicat, mais il sera rendu plus facile par l'étude des moindres circonstances qui ont précédé, constitué et suivi l'acte incriminé, d'une part, et, d'autre part, par une enquête minutieuse des antécédents héréditaires et personnels de l'inculpée.

L'état de grossesse ne peut servir de preuve directe. On connaît son influence sur l'organisme et sur les facultés morales et intellectuelles ; mais on ne peut pas, dans chaque cas particulier, fixer une limite à cette influence, sans une étude du tempérament de l'accusée et des circonstances au milieu desquelles s'est accompli le délit ou le crime.

Dans tous les cas, il faut procéder à l'examen médico-légal, selon les règles suivies d'ordinaire dans l'étude des monomanies. Il faut s'assurer des antécédents héréditaires, voir s'il n'y a pas eu des cas de folie dans la famille, des stigmates de névrose, d'alcoolisme ; rechercher quel était l'état mental antérieur, et cela avec le plus grand soin, quelles ont été, pen-

dant la grossesse, les dispositions morales. Il est bien rare, en effet, qu'une lésion intellectuelle soit tout à fait isolée ; le plus souvent on trouvera, soit dans les actes des malades, soit dans l'examen des fonctions intellectuelles et des sentiments affectifs, des circonstances qui pourront corroborer ou éloigner les soupçons d'aliénation mentale. Dans le procès de cette femme enceinte, accusée d'avoir empoisonné son mari avec du vitriol bleu (voir chapitre premier), l'enquête médicale avait relevé que l'inculpée avait des antécédents héréditaires fâcheux ; elle offrait de la tendance à la tristesse. Dans certains moments, elle était idiote. Aucun motif ne l'avait portée à commettre ce crime. Elle-même en avouait tous les détails, disant qu'elle avait cédé à une impulsion irrésistible. Le jury admit l'existence d'une monomanie.

Si, après un examen attentif, le médecin légiste conclut à une aliénation mentale, l'irresponsabilité absolue doit être reconnue à l'inculpée. Mais, si l'on trouve qu'elle n'a pas agi sous l'influence d'une lésion intellectuelle, l'examen doit porter alors sur les circonstances qui ont accompagné le délit, et l'on doit tenir compte de la situation de l'inculpée, de la valeur de l'objet volé, des motifs qui ont amené le délit. L'on ne peut pas, moralement et en toute justice, condamner une femme qui collectionne des centaines de cravates d'homme, volées à l'étalage, et payées ensuite tout en bloc après la grossesse. Le magistrat serait le premier à être scandalisé par un arrêt qui jetterait en prison sa propre femme pour avoir dérobé à la devanture d'un rôtisseur une superbe volaille qui aurait tenté un cénobite.

Celle qui mériterait son sort, serait, par exemple, la dame qui vole des bijoux chez divers orfèvres et qui les détériore pour qu'on ne puisse reconnaître leur identité. Ici, la culpabilité est flagrante. Il faut, par conséquent, s'attacher à décou-

vrir si les soi-disant envies irrésistibles n'ont pas servi à satisfaire quelque passion ou quelque intérêt.

Fameux est le cas de cette femme qu'on appelait « la femme enceinte », et qui, surprise en flagrant délit un nombre incalculable de fois, mettait toujours les vols par elle commis sur le compte d'une grossesse. La sagacité du médecin doit s'exercer à reconnaître les cas où il y a simulation.

Cependant, il est des cas où la supercherie est si grossière que l'hésitation n'est pas permise. Une femme enceinte, accusée d'avoir voulu ouvrir la porte d'une chambre où étaient renfermés des objets précieux, prétexta, pour sa défense, un motif violent de jalousie contre son mari, qu'elle croyait verrouillé dans cette pièce avec une de ses maîtresses. Les juges se contentèrent de rire et de la condamner quand même.

Deuxième exemple : Une couturière emporte un couvert d'argent qu'elle aperçoit dans un saladier, sur un buffet. Accusée de vol, elle répond que ce couvert s'était malheureusement trouvé dans une poignée de laitue qu'elle avait prise en passant pour satisfaire une envie de grossesse. Et dire, Mademoiselle, que vous auriez pu l'avalier ce couvert, sans vous en apercevoir !!!

De pareils arguments de défense ne méritent pas la discussion. Cependant, il est permis d'invoquer la grossesse comme circonstance atténuante. Nous avons dit que l'état de malaise physique et moral qui accompagne la plupart des grossesses pouvait enlever à l'esprit une partie de sa netteté et de sa vigueur, et exercer sur l'état normal une influence d'autant plus grande, que les circonstances concomitantes sont elles-mêmes plus fâcheuses. L'abandon, la misère, les chagrins, ne plaident-ils pas en faveur de la malheureuse qui succomberait à la tentation de dérober un objet ou à l'impulsion de perpétrer un crime ?

Cette impulsion irrésistible ne fait-elle pas de cette femme

une véritable aliénée qui n'a de trouble qu'au moment de l'acte, et qui retrouve toute sa lucidité après avoir agi malgré elle ? D'autre part, ne peut-on pas aussi incriminer l'anémie gravidique, les congestions encéphaliques, l'angoisse respiratoire, etc. ?

Comme l'on voit, le rôle du médecin légiste n'est pas commode, et la nécessité pour lui s'impose de soumettre chaque cas à un examen attentif, méthodique, et à une appréciation spéciale.

CONCLUSIONS

Nous nous sommes attaché à montrer que la femme est un être essentiellement nerveux et sensible ; qu'elle est soumise à divers éléments de débilitation physique et d'épuisement nerveux qui sont : le spectacle, les romans, l'alcoolisme, la syphilis et la tuberculose. Cet état névropathique fait de la femme un être à part, qui doit bénéficier d'une législation appropriée. Ce bénéfice lui doit-être accordé, plus légitimement encore, quand la grossesse imprime à son organisme des modifications plus ou moins profondes, qui se traduisent par des troubles intellectuels variables.

Nous avons distingué trois degrés dans les troubles moraux qu'on observe chez la femme enceinte, auxquels correspondent aussi, au point de vue de l'imputabilité, trois degrés : la responsabilité entière, la responsabilité atténuée et l'irresponsabilité.

Nous avons étudié le rôle du médecin légiste appelé à examiner une femme enceinte inculpée d'un délit quelconque. Ce rôle est délicat, et consiste à faire l'examen mental de la prévenue, en étudiant : d'une part, les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi l'acte incriminé ; et, d'autre part, les antécédents nerveux, personnels et héréditaires, de l'accusée.

Il n'est pas toujours facile de mener cette œuvre à bien. Mais « quand on connaît la constitution physique de la femme, et les rapports qu'ont avec cette constitution, d'une part, les mœurs

de ce monde épuisé et corrompu, d'autre part, le caractère et les inclinations particulières au sexe, on doit être moins embarrassé, le jour où le juge consciencieux, obligé de marcher dans le sentier de la justice, entre l'impunité du crime et le châtement de l'innocence, croira devoir réclamer le guide que notre art doit lui procurer, et l'on pourra éclairer les jurés qui voudront juger, dominés par des opinions préconçues, sur la nature de la cause soumise à leur jugement ». Marcé, *Traité de la folie des femmes*.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

Montpellier, le 28 avril 1899.

le Recteur,

Ant. BENOIST.

VU ET APPROUVÉ

Montpellier, le 28 avril 1899.

Pour le Doyen :

L'Assesseur délégué,

D^r HAMELIN.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- DAVID. — De la grossesse au point de vue de son influence sur la constitution physiologique et pathologique de la femme (Thèse de Paris 1868).
- MATTEL. — Influence de la grossesse sur les facultés intellectuelles de la femme (*Bulletin de la Société de Médecine pratique de Paris*, 1865.)
- BARBOT. — Des principaux troubles fonctionnels pendant la grossesse (Thèse de Paris 1857).
- DUPRILOT. — Considérations générales sur les névropathies de la grossesse. — Montpellier 1867.
- TOUZÉ. — De l'aberration des facultés intellectuelles pendant la grossesse (Thèse de Paris 1835.)
- MARC. — Caractères particuliers du vol des aliénés.
- BELOUINO. — La femme.
- MENVILLE. — Histoire philosophique et médicale de la femme.
- LEGRAND DU SAULE. — Traité de médecine légale.
- MARCÉ. — Traité de la folie des femmes enceintes.
- CABANIS. — Rapports du physique et du moral chez la femme.
- BROUARDEL. — Etat mental de la femme enceinte (*Gazette des Hôpitaux de Paris*, 1888).
- TARDIEU. — Etude médico-légale sur l'avortement.
-

SERMENT

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !
